

## LIVRE SIXIÈME.

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE. CONQUÊTE DU MEXIQUE. ÉTABLIS-  
SEMENS ESPAGNOIS DANS CETTE PARTIE DU NOUVEAU-MONDE.

<sup>1.</sup>  
Parallèle  
de l'histoire  
ancienne et  
moderne.

L'HISTOIRE ancienne offre un magnifique spectacle. Ce tableau continu de grandes révolutions, de mœurs héroïques et d'événemens extraordinaires, deviendra de plus en plus intéressant à mesure qu'il sera plus rare de trouver quelque chose qui lui ressemble. Il est passé le temps de la fondation et du renversement des empires ! Il ne se trouvera plus l'homme devant qui *la terre se taisait* ! Les nations, après de longs ébranlemens, après les combats de l'ambition et de la liberté, semblent aujourd'hui fixées dans le morne repos de la servitude. On combat aujourd'hui avec la foudre pour la prise de quelques villes et pour le caprice de quelques hommes puissans : on combattait autrefois avec l'épée pour détruire et fonder des royaumes, ou pour venger les droits naturels de l'homme. L'histoire des peuples est sèche et petite, sans que les peuples soient plus heureux. Une oppression journalière a succédé aux troubles et aux orages ; et l'on voit avec peu d'intérêt des esclaves plus ou moins avilis s'assommer avec leurs chaînes pour amuser la fantaisie de leurs maîtres.

L'Europe, cette partie du globe qui agit le plus sur toutes les autres, paraît avoir pris une assiette solide et durable. Ce sont des sociétés puissantes, éclairées, étendues, jalouses dans un degré presque égal. Elles se presseront les unes les autres ; et au milieu de cette fluctuation continuelle, les unes s'étendront, d'autres seront resserrées, et la balance penchera alternativement d'un côté et de l'autre sans être jamais renversée. Le fanatisme de religion et l'esprit de conquête, ces deux causes perturbatrices du globe, ne sont plus ce qu'ils étaient. Le levier sacré, dont l'extrémité est sur la terre et le point d'appui dans le ciel, est rompu ou très-affaibli. Les souverains commencent à s'apercevoir, non pour le bonheur de leurs peuples, qui les touche peu, mais pour leur propre intérêt, que l'objet important est de réunir la sûreté et les richesses. On entretient de nombreuses armées, on fortifie ses frontières, et l'on commerce.

Il s'établit en Europe un esprit de trocs et d'échanges qui peut donner lieu à de vastes spéculations dans les têtes des particuliers ; mais cet esprit est ami de la tranquillité et de la paix. Une guerre au milieu des nations commerçantes est un incendie qui les ravage toutes. Le temps n'est pas loin où la sanction des gouvernemens s'étendra aux engagemens particuliers des sujets d'un peuple avec les sujets d'un autre, et où ces banqueroutes, dont les contre-coups se font sentir



à des distances immenses, deviendront des considérations d'état. Dans ces sociétés mercantiles, la découverte d'une île, l'importation d'une nouvelle denrée, l'invention d'une machine, l'établissement d'un comptoir, l'invasion d'une branche de commerce, la construction d'un port, deviendront les transactions les plus importantes; et les annales des peuples demanderont à être écrites par des commerçans philosophes, comme elles l'étaient autrefois par des historiens orateurs.

La découverte d'un nouveau monde pouvait seule fournir des alimens à notre curiosité. Une vaste terre en friche, l'humanité réduite à la condition animale, des campagnes sans récoltes, des trésors sans possesseurs, des sociétés sans police, des hommes sans mœurs, combien un pareil spectacle n'eût-il pas été plein d'intérêt et d'instruction pour un Locke, un Buffon, un Montesquieu ! Quelle lecture eût été aussi surprenante, aussi pathétique que le récit de leur voyage ! Mais l'image de la nature brute et sauvage est déjà défigurée. Il faut se hâter d'en rassembler les traits à demi-effacés, après avoir peint et livré à l'exécration les avides et féroces chrétiens qu'un malheureux hasard conduisit d'abord dans cet autre hémisphère.

ii.  
Anciennes  
révolutions  
de l'Espagne.

L'Espagne, connue dans les premiers âges sous le nom d'*Hespérie* et d'*Ibérie*, était habitée par des peuples qui, défendus d'un côté par la mer,

et gardés de l'autre par les Pyrénées, jouissaient tranquillement d'un climat agréable, d'un pays abondant, et se gouvernaient par leurs usages. Ils ne connaissaient d'autre exercice que celui de la chasse. Ce genre de vie avait pour eux tant de charmes, qu'ils laissaient à leurs femmes tous les travaux de l'agriculture. On était parvenu à leur en faire supporter les fatigues, en formant tous les ans une assemblée générale, où celles qui s'étaient le plus distinguées dans cet exercice recevaient des éloges publics.

Telle était l'Espagne lorsque les Phéniciens y firent voir leur pavillon. Ce fut à Cadix qu'ils abordèrent; on les accueillit, et les échanges commencèrent. L'importance qu'acquît assez rapidement cette liaison déterminâ les Phocéens, qui venaient de fonder Marseille, à donner la même direction à leurs voiles, et ils établirent des comptoirs sur les côtes de la Catalogne, de l'Aragon, de Valence, comme ceux dont ils suivaient les traces en avaient placé sur les rivages de l'Andalousie. Il restait entre les deux nations rivales un espace que les Carthaginois ne tardèrent pas à occuper. De l'aveu des naturels, ils y bâtirent des maisons pour se loger, des magasins pour recevoir leurs marchandises, des temples pour l'exercice de leur religion. Ces établissemens devinrent insensiblement des forteresses qui mirent leurs heureux possesseurs en état d'éloigner les navigateurs qui les avaient précédés, et



d'asservir des peuples crédules, toujours divisés entre eux. En achetant les uns, en intimidant les autres, Carthage vint à bout de subjuguier l'Espagne avec les soldats et les trésors de l'Espagne même.

Les Carthaginois, devenus les maîtres de la plus grande et de la plus précieuse partie de cette belle contrée, parurent ignorer ou mépriser les moyens d'y affermir leur domination. Au lieu de continuer à s'approprier, pour des effets de peu de valeur, l'or et l'argent que fournissaient aux vaincus des mines abondantes, ils voulurent tout emporter de force. Cet esprit de tyrannie passa de la république au général, à l'officier, au soldat, au négociant même. Une conduite si violente jeta les provinces soumises dans le désespoir, et inspira à celles qui étaient encore libres une horreur extrême pour un joug si dur. Ces dispositions déterminèrent les unes et les autres à accepter des secours aussi funestes que leurs maux étaient cruels. L'Espagne devint un théâtre de jalousie, d'ambition et de haine entre Rome et Carthage.

Les deux républiques combattirent avec beaucoup d'acharnement pour savoir à qui l'empire de cette belle portion de l'Europe appartiendrait. Peut-être ne serait-il resté ni à l'une ni à l'autre, si les Espagnols, spectateurs tranquilles des événemens, eussent laissé le temps aux nations rivales de se consumer. Mais, pour avoir voulu être ac-

teurs dans ces scènes sanglantes, ils se trouvèrent esclaves des Romains, et continuèrent à l'être jusqu'au cinquième siècle.

Alors la corruption des maîtres du monde inspira aux peuples sauvages du nord l'audace d'envahir des provinces mal gouvernées et mal défendues. Les Vandales se jetèrent sur l'Espagne en 409, la ravagèrent d'un bout à l'autre, y causèrent par leurs brigandages une peste, une famine horrible, s'en rendirent maîtres en deux ans, et en partagèrent au sort les différentes parties.

Ces barbares n'avaient pas encore établi solidement leur domination lorsqu'ils se virent attaqués par des hommes aussi féroces qu'eux, qui avaient une origine à peu près semblable, et qui voulaient aussi se faire une patrie. Les deux nations se battirent avec l'acharnement que méritait la riche proie qu'on se disputait. L'avantage resta aux Goths, qui, plus habiles ou plus heureux que leurs concurrens, fondèrent un empire qui, malgré le vice de ses institutions féodales, subsista jusqu'au commencement du huitième siècle.

A cette époque les Arabes avaient soumis à leur religion et à leurs lois une grande partie du globe, et fait de Damas en Syrie le centre de leur puissance. Les lieutenans du calife ne tardèrent pas à lui assujettir l'Afrique, et de cette région ils passèrent en Espagne, appelés, comme on le croit communément, par des traîtres, ou, plus vrai-



semblablement, entraînés par leur ambition seule. La fortune, qui n'avait jamais ou presque jamais abandonné leurs drapeaux, voulut qu'ils n'eussent à combattre qu'un roi sans vertu et sans talens, que des soldats sans valeur et des généraux sans expérience, que des peuples amollis, pleins de mépris pour le gouvernement, et disposés à changer de maître. Une victoire, qu'en 714 ils remportèrent dans les fertiles plaines de Xérès, donna de nouveaux souverains à la péninsule entière.

Elle dut à ses vainqueurs des semences de goût, de politesse, d'humanité, de philosophie, quelques arts, et un assez grand commerce. Ces jours brillans pouvaient durer, et leur éclat devait avec le temps augmenter encore. S'il en fut autrement, ce fut la faute des conquérans eux-mêmes. Enorgueillis par leurs succès, ils se jetèrent inconsidérément sur les meilleures provinces de la France, et ne repassèrent les Pyrénées qu'après avoir vu exterminer la moitié de leur innombrable armée. Le vide que ce grand revers laissait dans leurs cohortes aurait été rempli par les troupes aguerries et triomphantes que l'Afrique, que la Syrie étaient en état de leur fournir; l'ambition prématurée qui les avait poussés à se soustraire à l'autorité du califat les priva de cette ressource. Au défaut de secours étrangers, une union inaltérable pouvait perpétuer leurs prospérités: en formant autant de sou-

verainetés particulières et indépendantes qu'il y avait de provinces dans les Espagnes, ils réduisirent à presque rien leurs premières forces. Le peu qui leur restait de leur antique vigueur s'énerma insensiblement sous le beau ciel, dans le doux climat, au sein du pays abondant de Cordoue, devenue la capitale du nouvel empire. Les fêtes, les spectacles, les tournois, la galanterie, mille genres de voluptés que l'Europe n'avait jamais connues, ou que les irruptions sans cesse renaissantes des barbares avaient fait oublier, ces objets, également séduisans et magnifiques, avaient remplacé les exercices d'une discipline austère, les marches rapides, les combats sanglans. Du centre de la puissance, ce mauvais esprit était arrivé à ses extrémités les plus éloignées.

Il était impossible qu'une révolution si marquée dans la politique et dans les mœurs restât long-temps cachée. Elle fut aperçue par le petit nombre de Goths qui, sous la conduite de Pélage, parent de Rodrigue, leur dernier monarque, s'étaient réfugiés dans les rochers de l'Asturie. Cette connaissance leur donna la hardiesse de sortir de leurs cavernes pour se procurer des subsistances, pour élargir les limites trop resserrées de leur asile. Le succès de leurs premières excursions leur donna des compagnons. Avec ce secours ils repoussèrent les détachemens envoyés contre eux, et eurent une contenance si assurée, qu'on s'engagea à ne pas troubler leur tranquillité



pour un léger tribut auquel ils s'obligèrent. Cette humiliation n'eut même que peu de durée. Un des descendans de Pélage s'en déchargea l'an 796, et à cette époque il eut la jouissance paisible et indépendante de Léon et des Asturies. La Navarre, l'Aragon, quelques parties de la Catalogne et de la Castille, d'autres contrées plus ou moins considérables, recouvrèrent aussi leur liberté, mais sans se réunir au prince généreux qui leur avait servi de guide et de modèle.

Alors éclata singulièrement la haine qui animait les chrétiens et les musulmans. Leurs préjugés eussent-ils été moins vifs, des possessions qui se touchaient par tant de points les auraient brouillés nécessairement. Quelquefois les hostilités étaient opiniâtres; quelquefois l'impuissance de les continuer les faisait finir le même jour. Tantôt les souverains des deux partis se réunissaient, tantôt ils combattaient séparément. Le pays était rempli d'aventuriers qui offraient indifféremment leurs épées et leurs soldats à qui voulait ou pouvait les payer. Des braves de l'une et l'autre religion faisaient revivre l'esprit de l'ancienne chevalerie, sans que leur probité, sans que leur héroïsme pussent suspendre ou étouffer les perfidies, les assassinats, les empoisonnemens, tous ces crimes si ordinaires aux temps barbares, si familiers dans les démêlés des petits états. Il y avait cinq ou six ans que l'Espagnol, alternativement vainqueur et vaincu, mais plus

souvent heureux que malheureux, poussait les Arabes de poste en poste, lorsqu'enfin il réussit, au quinzième siècle, à les concentrer dans la province de Grenade.

La décadence de ces fiers Asiatiques aurait été plus rapide, s'ils avaient eu affaire à une puissance qui pût réunir vers un centre commun toutes les conquêtes qu'on faisait sur eux. Les choses ne se passèrent pas ainsi. Les Mahométans furent attaqués par différens chefs, dont chacun forma un état indépendant. L'Espagne fut divisée en autant de souverainetés qu'elle contenait de provinces. Combien il fallut de temps, de successions, de guerres, de révolutions pour que ces faibles états se trouvassent fondus dans ceux de Castille et d'Aragon! Enfin le mariage d'Isabelle et de Ferdinand ayant heureusement réuni dans une même famille toutes les couronnes d'Espagne, on se trouva des forces suffisantes pour attaquer le royaume de Grenade.

Cet état, qui faisait à peine la huitième partie de la péninsule, avait été toujours florissant depuis l'invasion des Sarrasins; mais il avait vu croître ses prospérités à mesure que les conquêtes des chrétiens avaient déterminé un grand nombre d'infidèles à s'y réfugier. Le reste de l'Europe n'offrait pas des terres aussi bien cultivées, des manufactures aussi nombreuses et aussi parfaites, une navigation aussi suivie, aussi étendue. Les édifices, les amusemens, le revenu pu-



blic , tout répondait à cette activité , à cette industrie , à cette opulence.

Tant d'avantages , loin de détourner les souverains de la Castille et de l'Aragon d'attaquer Grenade , furent des motifs qui les poussèrent le plus vivement à cette entreprise. Il leur fallut dix ans d'une guerre sanglante et opiniâtre pour subjuguier cette florissante province. La conquête en fut achevée par la prise de la capitale , vers les premiers jours de l'an 1492.

iii.  
Colomb forme le projet de découvrir l'Amérique.

Ce fut dans ces circonstances glorieuses qu'un homme , jusqu'alors assez obscur , proposa à l'Espagne , heureuse au-dedans , de s'agrandir au-dehors d'un continent entier. C'était une conception sublime. Des voies déjà frayées à ce terme inconnu , il n'y avait qu'un pas , mais c'était un pas de géant. Christophe Colomb devait le faire. Son regard perçant avait démêlé un nouvel ordre de choses au-delà de quelques découvertes où le vulgaire , où les savans n'avaient vu que les découvertes mêmes. Les antipodes , que la superstition avait si long-temps traités d'erreur ou d'impiété , et dont on commençait seulement à soupçonner l'existence , étaient , selon ses lumières , une vérité incontestable qu'il offrait de démontrer. Ce projet de tirer des ténèbres une partie du globe n'était pas en lui l'ouvrage d'une imagination exaltée , d'une illusion ambitieuse ; il était fondé sur une connaissance profonde du ciel , de la terre , des mers ; sur une combinaison

raisonnée de tous les moyens acquis pour dévoiler la moitié d'un monde à l'autre. Plein de cette idée , l'une des plus grandes qui soient entrées dans l'esprit humain , il proposa à Gènes , sa patrie , de mettre sous ses lois un autre hémisphère. Méprisé par cette petite république , par le Portugal où il vivait , et par l'Angleterre même , qu'il devait trouver disposée à toutes les entreprises maritimes , il porta ses vues et ses projets à Isabelle.

Les ministres de cette princesse prirent d'abord pour un visionnaire un homme qui voulait découvrir un monde. Ils le traitèrent long-temps avec cette hauteur insultante que les hommes en place affectent si souvent avec ceux qui n'ont que du génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avait , comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires , cet enthousiasme qui les roidit contre les jugemens de l'ignorance , les dédains de l'orgueil , les petitesse de l'avarice , les délais de la paresse. Son âme ferme , élevée , courageuse , sa prudence et son adresse , le firent enfin triompher de tous les obstacles. On lui accorda trois petits navires et quatre-vingt-dix hommes. Sur cette faible escadre , dont l'armement ne coûtait pas cent mille francs , il mit à la voile le 3 août 1492 , avec le titre d'amiral et de vice-roi des îles et des terres qu'il découvrirait , et arriva aux Canaries , où il s'était proposé de relâcher.

Ces îles , situées à cinq cents milles des côtes iv.  
Colomb cin.